

SYLVIE SIBRA
Université Toulouse II – Le Mirail

L'énigmatique sourire fellinien

The Enigmatic Fellinian Smile

Keywords: cinema, poetry, aesthetics, mystery, human, smile, childish, clown-like, mystical

Abstract: The enigmatic Fellinian smile would be a smiley smile. An innate, carelessly flirting smile, poetically questioning our eyes on its way, as if there were no distinction any longer between the screen and the spectator's seat. The substance of its expressiveness raises questions, and weakens our prejudices in order to suspend our soul which often got lost in the inextricable entanglement of existence. Thus, there is a need for a pause, a time for a break with superficiality in order to nourish, from time to time, a reality. It is as if an underlying mystery excited our sight by stimulating our curiosity and thought in their aesthetic manifestation. What could be the meaning and peculiarities of the Fellinian smile? Three types of smile are analysed here: the smile *from the hereafter*, the smile of *innocence* and the smile of *redemption*. These three Fellinian smiles aim at expressing the nature of the human soul. Their characteristics grab the smile of Fellini's time and movement, which knows, above all, how to laugh at itself by derision, to emphasize how important it is to know its own insignificance and to focus more on the understanding of virtues and values. At the end of the day, the smile that Fellini subjects to our interpretation is in pursuit of the poet. A smile which is not given to all and that Fellini inculcates to his close friends in order to hammer the film roll with the spirit of the blessed ones and the hope of the poor victorious.

Affectueux, angélique, attendrissant, avenant, bienveillant, bon, complaisant, complice, fier, gai, gentil, heureux, indulgent, ingénu, malicieux, rêveur, spirituel, le sourire semble dire, répondre, saluer, exprimer, achever, acquiescer, remercier, saluer, s'excuser, imaginer, aimer, voir et écouter. Lorsque j'ai lu le sujet, j'ai souri spontanément. J'ai de suite pensé à tous les sourires qui jalonnent toutes les séquences de l'œuvre du cinéaste italien, Federico Fellini. Et cela, m'a aussitôt renvoyé à son propre sourire, présent dans tous les documentaires et tous les témoignages. Je n'ai pas ri. C'est un rire d'un cran en dessous avec une intention moins provocatrice et plus subtile, plus intime. Un geste corporel signant d'un élan du cœur celui qui le formule, et à la fois de manière majestueuse, son visiteur, celui qui le reçoit. Ici, nous ne parlons pas de comédie mais d'harmonie existentielle. D'un récit, visuel et sonore, qui ne se contente pas d'être une simple histoire mais bien le réceptacle d'une poésie, d'une vie. Chez Fellini, le sourire fait partie de la symbolique suscitant la remise en cause. Ainsi, l'étude de l'énigmatique sourire fellinien est une évidence lorsque nous nous arrêtons devant cette galerie de portraits qui a marqué notre mémoire, notre émotion de spectateur.

En effet, le sourire fellinien serait un sourire sourieur. Un sourire imbibé de Grâce, de bonté et d'interrogation. Un sourire papillonnant d'insouciance interpellant poétiquement dans son passage, nos regards comme s'il n'existait plus de seuil entre l'écran et le fauteuil du spectateur. Dans aucun des films de l'auteur,

le sourire ne se fait ni angoisses, ni douleurs marqué par le sceau de la gravité. Le sourire fellinien, que nous allons étudier, est celui de l'apesanteur, de la légèreté, de la gentillesse, de l'humain et de son appartenance authentique au monde qui l'entoure. L'œuvre de Fellini est un éternel sourire accompagné d'un clin d'œil sur la vie qui nous titille sans cesse l'esprit. Il est la simplicité même. C'est la substance, le contenu de son expression qui nous bouscule dans nos préjugés et qui surprend notre âme. Certains sourires sont comme énigmatiques. Ils demandent une pause, une retenue, un instant de décrochage à la superficialité pour alimenter de temps à autre une réalité. Une réalité qui nous est plus proche, plus juste. C'est comme si un mystère sous-jacent nous chatouiller la vue incitant notre curiosité et notre réflexion dans sa manifestation esthétique. Pourquoi cette sensation nous incite d'en savoir toujours davantage dans l'œuvre de Fellini? Qu'elle serait la ou les significations du sourire fellinien et ses particularités? Trois types de sourires énigmatiques seront analysés et interprétés choisis parmi tant d'autres sur l'inventif éventail du Maestro : le sourire de *l'au-delà*, de *l'innocence* et de *la rédemption*.

Le sourire de l'au-delà



La Strada (1954)



Giulietta degli spiriti (1965)

Le sourire de *l'au-delà* se présente en un mouvement léger des lèvres qui relie les commissures permettant de faire apparaître le sentiment de béatitude dans la sensibilité, uni à un regard d'une extrême densité intérieure. La personne, le dessinant sur ses lèvres, est seule dans le champ de la caméra. En arrière plan, le décor est souvent un aplat de lumière, des flous de prises de vues, des brumes. L'acteur est filmé soit en gros plan, soit en demi-gros plan. La caméra se rapproche au point d'atteindre les pensées, l'intimité de l'individu. C'est fréquemment le protagoniste du film. Son regard devient fixe et perdu dans l'au-delà, mais il peut être aussi clos tout en souriant comme s'il se laissait caresser par la troublante légèreté de l'air. Un air d'extase, de bonheur, d'accomplissement envahit chacun des traits d'expression du personnage laissant s'échapper ses pensées en toute liberté. Le visage apparaît plus expressif où le détail du moindre sourire ne semble pas être épargné de l'œil fellinien. L'objectif de la caméra serre les figures dans le cadre soulignant le regard évasif et toutes les nuances de la vie intérieure. Les lèvres s'allongent prenant une ampleur plus ou moins considérable en fonction du sentiment à dévoiler à l'écran. Le mouvement de la tête et sa position définitive fixent l'intention du sourire. Parfois, les faciès se baissent ou se lèvent. Ils se

posent dans les extrêmes soit un regard dirigé vers la terre, soit vers les cieux. La posture identifie le sourire de *l'au-delà*. Fellini, portraitiste et observateur incomparable, conteur et poète à la fois, verse toujours dans le fabuleux la réalité de toutes choses au travers d'un itinéraire que notre regard parcourt en même temps que celui du protagoniste du sourire. Ainsi, il atteint l'homme derrière la caricature. Il cherche ce qui fait de lui d'humain et à travers son sourire, il pénètre au plus profond de l'Être. Il côtoie son âme pour encore mieux nous parler de lui-même. En définitive, ce sourire, c'est lui qui nous l'adresse. Parfois, la lumière se focalise sur le visage du protagoniste pour mettre en relief l'importance de l'expression que l'objectif nous offre insidieusement pour pénétrer de plus belle le monde de l'autre et de lui-même.

Le sourire de *l'au-delà* nous confie des choses. Il nous interpelle lorsque Gelsomina dans *La Strada* (1954) sourit le regard porté vers les cieux. C'est un sourire qui s'offre à l'au-delà, au mystère des choses et à la création. La première image présente l'actrice assise à même le sol, mangeant son repas, le regard ailleurs présenté par un sourire de satisfaction, de révélation face à l'invisible. En effet, à ce moment-là, Gelsomina est encore sous le choc de la mort del Matto que Zampano a tué au bord de la route. Elle est épuisée par tant de cruauté et du manque d'empathie de la part de Zampano. Cette mort imprévue a secoué l'âme vulnérable de Gelsomina. À tel point qu'elle perd toutes notions de réalité. Elle souffre et sa douleur est ouverte, profonde et vive. Une grande faille s'est étendue. Elle a transpercé son Être tout entier. Meurtrie, elle bascule soudainement dans un appel à l'aide théologal, un appel à l'écoute pour tenter de comprendre, trouver les raisons existentielles. C'est dans l'absolue qu'elle se réfugie. Les réponses, elle les sollicite à l'écoute de l'invisible dans la confiance de cette autre chose. Un invisible religieux qui lui offre un sourire de soulagement, de compréhension, de protection et de plénitude jusqu'à la pléthore. Elle s'abandonne comme étant enfant au sourire de *l'au-delà* qui se rapproche du sourire aux anges. Son visage apparaît comme lavée de toutes cruautés, impuretés terrestres, par le simple geste d'une expression physique légèrement rieuse constante et insondable de Grâce. Un sourire céleste qui s'adresse à Dieu. Un geste Divin, mystique d'une grande spiritualité renvoyant l'image d'une Gelsomina enfin en paix revêtue et habitée par la Grâce. Elle ne ressent plus rien de terrien, ni le froid, ni la faim. Plus tard, elle mourra seule abandonnée dans la neige. Dans la séquence où Gelsomina se décide à quitter Zampano, nous abordons le même sourire. Lors de son voyage, désespérée, elle se repose un instant dans un fossé à l'abri du vent. Tout d'un coup, un événement particulier la dévie de sa souffrance : l'apparition enchantée de trois musiciens de passage dans les champs jouant de leurs instruments. Gelsomina, étonnée, se laisse envoûter par les notes de musique et semble se réveiller le sourire rayonnant d'espérance tout en se mettant à les suivre esquissant quelques pas de danse enjoués et clownesques. Un réceptacle, en quelque sorte miraculeux, redonnant l'engouement à la vie à Gelsomina qui tourne son regard vers les cieux comme pour remercier de l'avoir écouté. Ce sourire, nous ne pouvons pas l'inventer. Il est comme inné. Il appartient à tous les personnages felliniens comme s'ils étaient signés, marqués de ce sceau. C'est aussi le cas pour Giulietta dans le film

Giulietta degli Spiriti (1965) lorsqu'elle se souvient de la mise en scène qu'elle doit interpréter, enfant relatant l'histoire d'une martyre. Les yeux fermés, Giulietta, adulte, sourit. Si nous observons bien, c'est un sourire protecteur qui reflète le répit, la paix avec soi-même. Ce n'est point un beau sourire mais tout simplement un sourire du beau, un sourire souverain du merveilleux mêlé de plénitude. Giulietta est une femme exemplaire et fidèle de la bourgeoisie italienne, installée dans son confort quotidien, douillé et oisif, qui vient d'apprendre l'adultère de son mari. Cette nouvelle la propulse dans la remise en cause et l'exploration d'une vision inexpérimentée du monde. Par elle, nous pénétrons dans un autre univers, celui qui se trouve derrière le mur de la rationalité, celui du mysticisme. Giulietta souffre et elle cherche des réponses à sa souffrance. Elle se laisse donc amener dans un sourire au visage d'enfant jusqu'à l'ultime étape : celle de faire un choix, prendre la décision d'un renouveau, une renaissance.

Le noir et blanc ou la couleur de l'image s'engage à manifester pleinement la signification du sourire dans le décor. Les couleurs se font vives et délimitées par petites touches impressionnistes tout comme si Fellini voulait stigmatiser ce moment précis. L'effet d'une lumière franche se fait sentir autant pour les films en couleurs qu'en noir et blanc. Cette délimitation lumineuse permet le passage très rapide entre l'ensemble général de la vie du protagoniste à directement un état d'intimité et de possession de ses pensées. Les zones franches de lumières sont le plus souvent sur les têtes. En noir et blanc, elles sont davantage marquées car la couleur vive remplace la quantité de lumière. Cependant, si la blancheur immaculée de la lumière renforce le sourire de *l'au-delà*, les contrastes en arrière-plan ne se font pas remarqués. La gamme des gris et le manque de netteté se conjuguent pour apporter dans un élan, le rêve, un monde irréel. Par exemple, lorsque Giulietta est entourée de flammes représentées en papier de couleur vive, rouge vermillon, s'agitant frénétiquement à la puissance du souffle d'un gros ventilateur. Le vrai du faux symboliserait le sacrifice. Une métaphore visuelle mettant en relation le sentiment de l'épouse bafouée, l'abnégation des concessions qu'elle a pu faire, et l'oubli de soi d'une Martyre. Nous sommes dans une mise en abyme de l'irréel et de la fiction dans la fiction au même titre que ce jeu de flammes dansantes. La qualité de la couleur renvoie au sourire de *l'au-delà*. Le vif de la couleur rouge, sa saturation disposée de manière ascensionnelle par deux rangées se prolongent hors-champ afin de renvoyer le sentiment d'une prorogation du temps au-delà de la limite du cadre. Un état se poursuivant en dehors de la fiction. Le rouge est ce que le pan de lumière est au noir et blanc. C'est-à-dire un point d'arrêt visuel, d'amorce et d'encrage du sourire, qui, par sa dynamique frappe l'objectif comme la matière environnante de la protagoniste établissant une stabilité ancrée dans la symbolique de la maison, de la pierre et de la terre en tant qu'éléments nourriciers, de passion, de vie, et d'avenir. Dans la composition de chacune des scènes, les éléments sont indicateurs d'un état particulier qui se coordonne, pour assembler et dessiner, dans le mouvement de la caméra, le sourire de la libération.

Seulement, tout ceci ne peut pas se faire sans la réalisation d'un enregistrement sonore judicieux. Les sons accompagnant la trajectoire du sourire de *l'au-delà* sont

souvent des voix-off et une mélodie particulière adaptée au phénomène. La singularité musicale, complétée du mouvement et de la profondeur du regard de l'au-delà, se détermine comme une priorité créative dont la valeur d'expression sonore ne peut pas échapper à l'auditoire. À l'inverse de certains films, où une partie plus ou moins grande de la bande sonore est en perte d'audibilité, le spectateur retient une valeur de la mélodie, ou toutes autres transcriptions sonores, par laquelle il se rappellera le plus souvent d'un son indépendant comme une valeur mélodique au détriment d'un bruitage au même instant. Ici, l'enregistrement sonore est étudié de telle sorte que chaque valeur d'expression sonore est conçue comme une force, une entité artistique significative, et non d'accompagnement, pour rendre la réalité à la réalité. Le réalisateur exploite les capacités sonores comme des atouts artistiques créatifs et expressifs percevant chaque paramètre sonore comme une puissance évocatrice stylisable prenant conscience de la force des silences. Les bruits s'amenuisent peu à peu. Vents, bruits de pas, frottements, disparaissent pour faire place à la rythmique de ce nouveau monde. Par conséquent, la musique n'accompagne pas le sourire, elle le crée. La musique joue son rôle dramatique dans la progression de la forme du sourire sur le visage. Elle porte le regard au-delà de l'entendement car la qualité musicale fellinienne est d'établir des envolées sonores étranges, d'une autre dimension unissant le son, le mouvement des lèvres et le regard : une musique de l'âme. Cependant, souvent une voix-off féminine vient ponctuer la bande musicale pour souligner la gravité du moment, une introspection personnelle sur soi et le monde. Un arrêt où le personnage n'est plus disponible aux autres. Il ne l'est que pour lui-même. La voix-off raconte d'un timbre chaleureux, voluptueux et intimiste ce que l'obscurité porte à la lumière de l'être. Le sourire de *l'au-delà* est le sourire de la libération dont la musique, les paroles et le timbre de voix exaltent à la fois, un monde ineffable de candeur archangélique.

Le sourire de l'innocence



La Strada (1954)



La Voce della luna (1990)

Le sourire de *l'innocence* se présente à l'écran de manière clownesque. Il est l'élément d'infantilisme si cher à Fellini. Les personnages, l'esquissant ou le reproduisant, sont toujours des Êtres à part ayant une âme d'enfant et des traits

excessivement fins. Ce sont des physionomies qui ne semblent pas vieillir. Ils appartiennent à un monde hors du commun, hors de la convention sociale. Un macrocosme qui ne se calque pas sur la réalité mais sur un univers imaginaire incitant à la fois la peur et la fascination, traduisant la crainte de l'échec et l'ambition de réussir par défi avec soi-même. Ce sont souvent des retournements de situation renvoyant à une célébrité de courte durée. Une solennité humaine et poétique nécessaire car elle sous-entend la réalité d'une tendresse essentielle à toutes survies en quelques secondes d'escapade, de déviance. En effet, le sourire du saltimbanque fellinien est associé à l'idée du voyage que nous retrouvons dans toute l'œuvre de l'auteur, par exemple dans le clownesque de Gelsomina dans *La Strada* (1954), de Ivo dans *La Voce della luna* que nous voyons dans les photogrammes ci-dessus.

Modestement, le sourire de *l'innocence* peut être considéré comme un entracte situé dans un pays lointain. Un pays aujourd'hui en marge, une sorte de royaume aux frontières impalpables, décroché de la vie réelle permettant à la mémoire de se souvenir de ces instants de bonheurs et de joies lorsque le cirque s'arrêtait au village. Ce sourire-là fait parti des rêves d'enfance qui parle de la mort d'un art mais aussi d'une valeur. Nous pourrions dire d'une importante ressource humaine, avec un sens intense de la vie, qui s'en est allée petit à petit avec le temps, pour faire place à la mélancolie, à la nostalgie.

Le sourire de *l'innocence* est un sourire d'innocuité. Il est simple avec un soupçon de naïveté et d'une fraîcheur communicative. Ce n'est pas une naïveté totale. C'est un substrat qui se dessine sur les visages. L'étirement des lèvres se fait plus doux et le regard plus appuyé et profond. Il ne s'égaré pas ailleurs comme dans le sourire de libération qui témoigne d'une satisfaction et d'une reconnaissance mystique. Le sourire d'innocuité est celui des anges et non pas celui qu'on offre aux anges. Dans la composition, les visages de Gelsomina, d'Ivo, sont éclairés par des sources de lumières plus focalisées sur les expressions candides. Gelsomina est dans un endroit clos, la chambre d'un enfant malade avec un toit au-dessus de sa tête. Le lieu est très sombre alors qu'une lumière, dont on ne connaît pas la source, illumine son aspect clownesque et son sourire étrangement accentué par le maquillage. Fellini a su trouvé en Ivo, son clown par excellence, qu'il a sans doute cherché toute sa vie. Son sourire apporte la stupéfaction, l'étonnement des tout petits face à la beauté comme face à la laideur du monde. Ce n'est pas un geste anodin le sourire. Il est, ici, le magicien qui transforme la banalité en une extraordinaire poésie. Ivo est un prestidigitateur de la vie tout comme Gelsomina. Tout en interprétant l'innocent du village qui entend la lune lui parler, il est aussi ce personnage sympathique et loufoque que nous trouvons souvent dans les villages exprimant une crédulité et transmettant une vérité sincère et ineffable appelant à l'humilité, à la simplicité de toute chose. Son sourire est embelli à la lueur de la lune. En pleine campagne, posté sur une échelle dans un puit près d'une maison abandonnée, l'arcade du puit protégeant sa tête, Ivo cherche à comprendre le monde en écoutant sérieusement les paroles de la lune. Il n'est pas seul non plus. Deux personnages l'encadrent et il écoute un de ses compagnons se trouvant en face de lui hors-champ. Si Gelsomina sort de la pénombre de la chambre, Ivo sort

de l'ombre du puit. Les sourcils de Ivo ont une expression identique à Gelsomina. Ils sont relevés à l'extrême de l'intérieur affichant un air gai, radieux et amusant comme si ce regard associé au sourire manifestait la volonté d'offrir un moment de vie, de bonheur. Ivo comme Gelsomina sont fardés d'un pardessus démesuré, une veste pour elle et une couverture pour lui. Tous deux exposent une encolure semblable en forme de « V » comme s'il laissait découvrir dans ce triangle un soupçon de leur authenticité. Ils semblent être déguisés pour l'occasion afin d'amuser et d'offrir à rêver, à imaginer par un masque qui n'en est plus un. Tous les deux sont filmés en plan rapproché où les mains, les épaules sont plus expressives. Le visage est tourné légèrement. Ils s'adressent à quelqu'un hors-champ. Les moqueries, les grimaces se confrontent au sourire qui démystifie et dématérialise le rôle des clowns à paillasses. Les spectaculaires péripéties deviennent des dénouements impartiaux nécessitant un recul suffisant pour mieux approcher cet autre monde intérieur des êtres issus d'un temps révolu. Le sourire de *l'innocence* est une pulsion bénéficiant de la tendresse et de la douceur pour révéler instinctivement l'absurdité des choses. En définitive, c'est le caractère sous le masque que Fellini cherche à retrouver. Un trait réduit à sa plus simple expression, à son plus beau symptôme : le sourire.

La couleur ne joue pas un grand rôle dans le décor. Ce sont les contrastes autant pour les films en noir et blanc qu'en couleur. La profondeur de champ est limitée à quelques mètres ce qui rend la chute impossible. Le toit ou la voûte, au-dessus de leurs têtes, les protègent, les placent dans un espace fixe au sein du cadre. Le décor et les contrastes sont favorables à la mise en ambiance de la nature même du sourire de *l'innocence*. C'est dans un même esprit, réalistes et fantastiques à la fois, que le décor et ses détails sont révélateurs d'un moment singulier dans le film. Leurs caractéristiques jouent une action d'intégration harmonieuse du sujet dans son environnement de vie. Ils introduisent le sourire en le fixant au sein de circonstances de lieu et de temps en indiquant sa ligne de force. Celle de communiquer la vie, provoquer à l'autre le sourire et ainsi faire oublier sa propre misère, sa souffrance comme celle de la maladie du petit garçon cloué au lit pour le restant de sa vie. L'expressionnisme du décor, chaise, lampe à pétrole, échelle, maison, chaînes, seuil de porte, trottoir, tapis, créent un climat de partage suspendu dans le temps pour deux êtres communiant avec la vie par ce même sourire.

Lorsque le sourire de *l'innocence* est prêt à apparaître, la musique se fait différente. Elle prend une sonorité de fond étrange qui annonce un passage d'état. Les sons sont composés de manières décortiquées, partialisés, émis au ralenti, apportant à la scène sa richesse. Toutes les scènes, représentant ces passages empreints du sourire clownesque ou saltimbanque, ne sont pas des passages pathétiques dans le sens dramatique. Tout au contraire, ce sont des moments émouvants de simples bonheurs de la vie. Nous trouvons plusieurs personnages qui gravitent autour de la venue de ce sourire comme un rituel, une danse invocatrice. Les personnages sont entourés d'individus qui parlent, qui s'agitent autour d'eux sans connaître véritablement les raisons, les causes de cette excitation générale. Cependant à un moment précis les choses changent soudainement. Lors d'un banquet pour fêter un mariage, Gelsomina est guidée par les enfants excités

devant le cousin malade. Lorsqu'elle découvre le petit garçon, elle s'approche de lui par un léger mouvement du buste et de la tête. Ce ne sont plus que deux personnes qui échangent. L'un sourit, l'autre regarde et ainsi une communion d'affection et d'émotion se produit d'un être à l'autre comme dans un éphémère moment magique. Les voix, qui s'étaient appropriées la scène, s'amenuisent et laissent pleinement la place à la révélation, à l'éclosion de se sourire naissant qu'entre deux Êtres. D'un groupe de personne s'extrait le protagoniste et le récepteur du message pour établir une liaison de l'ordre de l'offrande comme un acte de libéralité. Ce sourire ne dure qu'un court ainsi. Il s'évanouit aussi vite qu'il s'est épanoui. Et brusquement, la musique reprend sa force et les personnes alentour rétablissent leur prise de possession de l'image par la vigueur de leurs positions et leurs agitations. Le sourire de *l'innocence* est de très courte durée. Il prend sa forme en une seconde, fait oublier la nuisance débordant de l'objectif principal pour mettre en avant le sourire venant tout simplement du cœur.

Le sourire de la Rédemption

Ce dernier sourire est très personnel et original. Le sourire de la *rédemption*, nous le retrouvons souvent en fin de film. Il y a dans ce sourire une certaine religiosité imprégnée de Grâce. Une sorte de salut fuyant une attitude rationnelle annonçant une enquête critique sur le caractère social de la société. Un sourire faisant partie de la part de mystification consciente fellinienne malgré un intérêt perceptible pour un collectif social, un regard d'admiration et de découverte pour l'individuel. Il se présente en un regard caméra qui s'adresse directement au spectateur comme nous pouvons l'observer dans les photogrammes ci-dessous à la fin des films *Le Notti di Cabiria* (1957) et *La Dolce vita* (1959).



Le Notti di Cabiria (1957)



La Dolce vita (1959)

La composition de l'image se présente par un gros plan de l'acteur interprétant le sourire. Nous pénétrons dans une ambiance théophanique, une sorte d'apparition révélatrice et prophétique comme pour annoncer le monde au monde par le sourire. En fond, nous avons un paysage flou, pour l'une, les bois, les vespas, les musiciens et les adolescents ; pour l'autre prise de vue, la mer et le rivage. Un mouvement caméra particulier annonce l'acte. Il part d'un cadrage d'ensemble de l'action pour

petit à petit se resserrer et se focaliser sur un visage en gros plan et suivre lentement le mouvement de rotation de la tête jusqu'à une présentation de face. Dans le film *La Dolce vita* (1959), la caméra s'éloigne de Guido et ses acolytes pour se tourner progressivement vers la jeune fille positionnée de l'autre côté sur le rivage opposé du bras de mer. La position de netteté est centrale. Le sourire de Veronica interpréterait le discernement. Il serait le signe d'une clairvoyance soulignée et confiée au spectateur par un regard direct, fixe et immédiat venant croiser son propre regard. C'est un sourire faisant participer le spectateur, lui, qui est en dehors de l'histoire. Il le provoque afin de l'inclure et de l'engager dans une réflexion personnelle. C'est un sourire direct tout comme le regard qui a quitté la fiction et qui s'adresse à nous dans la réalité tout en incitant le recueillement. Le sourire, l'éclat du regard pris sur le vif et sa droiture dans la posture sont réunis pour donner naissance à un acte hors du commun au cinéma, mais qui peut se comprendre. L'homme est libre et cette liberté est sa plus grande richesse mais aussi sa plus grande faiblesse. C'est un don à double tranchant. Or, étant imparfait et entraîné au péché, la contrition de Cabiria est rémunératrice, porteuse de bienfaits, par le regret, le repentir de celle-ci qui devient une Grâce. Elle est sauvée de la mort à deux reprises, en début de film et en fin de film. Sa force est sa foi, son espoir, et sa remise en cause qui lui permettent de prendre une certaine distance pour se remettre en question face à de terribles épreuves et d'être sauvée. Cabiria est une prostituée romaine qui a gardé une naïveté d'enfant. Le sourire qu'elle offre à l'objectif est un témoignage. La preuve d'une résurrection possible qui se réalise malgré tout. Pour Guido, c'est Veronica qui porte la rédemption qu'il n'a pas eu la force d'accepter le don. Son choix est lâche. Il va poursuivre sa route tout en étant conscient de sa faiblesse, autant que Cabiria connaît sa richesse, sa force. Il quitte l'écran dans le fracas sonore du ressac des vagues. Ainsi, la ligne de force est toujours menée par la lumière mais aussi par le son. Un son qui fracture l'image par sa puissance rythmique et mélodique de la musique et des bruits. Un son bâtisseur du sourire qui, peu à peu, porte l'émotion d'un mouvement de tête tout en se liant d'un regard avec l'autre dans les profondeurs de l'âme humaine. La bande sonore noie le décor dans la confusion pour délimiter au mieux le point de résistance qui affermit le sourire dans, sur, et aussi hors du cadre de l'image par sa direction et sa qualité expressives. Le sourire de la *rédemption* est un point d'ancrage entre la fiction et la réalité où l'illusion d'une réalité devient elle-même réalité. Les bruits et la musique environnantes s'effritent, se dissolvent à tel point que seul le sourire retient nos oreilles. Le bruit du ressac et les notes de l'accordéon du jeune, qui tourne autour de Cabiria, s'éloignent hors-champ, tout comme la fiction revient à sa propre irréalité pour laisser la place à un signe concret, une trace imprimée sur la pellicule : le sourire de la *rédemption*. Ce geste d'expression conclut et amène à l'écran la décision prise signifiant la délivrance face à une attrition de la vie qui a usé et découragé celui qui le donne, ou le découragement et la chute de celui qui n'a pas eu la volonté et l'ardeur d'ouvrir la porte d'un renouveau. C'est un sourire régénérateur précisant que tout peut basculer à tout moment, que le fardeau porté devient l'ami et se fait alors plus léger, pour passer le

seuil de l'espérance. Le sourire de la *rédemption* est le sourire de l'espoir, de la Grâce imprévue, inattendue, que tout Être peut recevoir.

Avec abandon, Cabiria se laisse saisir par ce monde à l'état naissant grâce à son propre élan vital qui lui a permis de rencontrer un univers non encore maculé par l'existence. Elle se dirige dans la profondeur de la nuit le sourire aux lèvres vers l'aube d'une nouvelle vie. Tandis que pour Guido, dans sa turpitude, l'aube s'est déjà levée. Il ne daigne plus nous adresser son propre regard par honte, lassitude, insatisfaction et résignation. Il remet à Veronica la responsabilité et le soin de témoigner à sa place des possibilités que la vie nous offrirait malgré les méandres et les remous. Dans sa fuite, il démontrerait que nos choix porteraient toujours en eux le risque d'une lumière d'abandon à la vie ou de résignation toujours à la lueur d'un second souffle, où résiderait la réconciliation avec son amour-propre. Les sourires de *la rédemption* se sont heurtés à la vie dans des enchevêtrements inextricables avec soi-même, pour aboutir de la surréalité, du brassage fantastique du réel à la réalité, avec une efficacité nouvelle, plus pure. Une page vient d'être tournée emportant avec elle l'ambiguïté de la vie.

Trois sourires felliniens parmi d'autres s'attachent à exprimer l'âme humaine. Leurs caractéristiques saisissent le sourire du temps et du mouvement fellinien, qui avant tous grands principes, sait se rire de lui-même par la dérision, pour souligner combien il est important de connaître sa propre insignifiance et davantage comprendre les choses, les sens, les vertus et les valeurs. En définitive, le sourire que nous soumet Federico Fellini est à la poursuite du poète. Un signe, créé par le cinéaste, reconnaissable de tous au même titre qu'une mélodie fellinienne. Le sourire n'est pas donné à tous, Fellini l'inculque aux siens pour marteler la pellicule de l'esprit des bienheureux et de l'espoir des pauvres victorieux.